

Remerciements

À Nicolas, Olivier, Julia, Benjamin et Élodie,
à toute ma famille
pour leur présence attentive de chaque instant ;
à Monique
qui m'a donné l'idée d'écrire ce témoignage ;
au Dr Avarguez et à Mme Pithon
qui nous ont permis d'accepter l'inacceptable ;
à Anne, Guylaine, Marylène, Monique,
Nadège et les deux Sylvie
qui, par leur sourire, ont apporté tant de douceur ;
à toutes les auxiliaires
qui nous ont accompagnés en fin de vie.

Liste des abréviations

APF = Association des paralysés de France

ARSLa = Association pour la recherche sur la sclérose latérale amyotrophique

CHU = Centre hospitalier universitaire

EM = École de management (Lyon)

ENSIP = École nationale supérieure d'ingénieurs de Poitiers

HAD = Hospitalisation à domicile

SAMU = Service d'aide médicale urgente

SEP = Sclérose en plaques

SLA = Sclérose latérale amyotrophique

VNI = Ventilation non invasive

« Car l'on sait que l'amour
ignore toujours sa profondeur
jusqu'au jour des adieux. »

Khalil GIBRAN
Le Prophète

Avant-propos

L'histoire que je viens d'écrire, alors que je traverse une période de ma vie si douloureuse, est bouleversante par sa triste réalité, mais pas désespérée. J'ai éprouvé le besoin de partager mes souvenirs avec ceux qui sont dans la peine aujourd'hui. Ce témoignage les aidera peut-être à rester confiants, même si aujourd'hui leur ciel s'obscurcit de nuages si sombres qu'ils ne croient plus en rien et désespèrent de tout. Je voudrais leur offrir un message de vie et d'espérance, comme une petite étoile scintillante qui les guiderait dans les profondeurs de la nuit.

Lorsque la mort nous arrache ceux qu'on aime, je crois qu'il est encore possible de sourire à la vie si on les a accompagnés avec tendresse et sincérité jusqu'aux portes de l'au-delà.

« Quand on regarde en face ces événements incontournables de l'existence, il y a tant à apprendre, tant à comprendre, tant à découvrir sur les joies et bonheurs infinis de cette vie ! »¹

Mon époux était atteint d'une maladie incurable qui, jour après jour, l'a emmuré dans une prison de chair et de sang. J'ai partagé son quotidien si lourd qui parfois nous éloignait l'un de l'autre ; je n'aurais jamais pensé trouver en moi suffisamment de forces pour continuer le combat à ses côtés tout au long de son calvaire.

1. Sophie Davant, *Au-delà*.

SOURIS À LA VIE

Aujourd'hui, il n'est plus là ; je le sens pourtant si proche que je ne serais pas surprise qu'il soit derrière mon épaule alors que j'écris ces lignes. J'essaie d'être aussi courageuse qu'il l'a été lui-même. Il ne supporterait pas que je reste prostrée à pleurer sur mon sort. « Être fort et ne rien devoir à personne », telle aurait pu être sa devise. J'ai puisé, auprès de lui, une telle énergie qu'elle m'aidera à vivre sans remords ni regrets quand le temps aura apaisé mon chagrin. Son sourire chaleureux guidera mes pas vers un avenir meilleur. Je ne me suis pas effondrée ; son départ m'a profondément attristée mais réconciliée avec la vie comme un dernier message ou peut-être un premier message me disant :

« Il n'est pas trop tard ; savoure chaque instant qui passe comme un bonbon acidulé qu'on laisse fondre lentement pour ne rien perdre de sa douce saveur ; n'aie pas peur... Je t'attends ! »

La sérénade du bonheur

Jean-Mi... C'est ainsi qu'on l'appelle affectueusement depuis sa plus tendre enfance. Il aime jouer du saxophone, remplir des grilles de mots fléchés, skier à Barèges mais ce qu'il aime par-dessus tout, ce sont les gâteaux à la crème.

Nous nous sommes rencontrés sur les bancs de l'université alors que nous commençons nos études de pharmacie, au début des années 70. L'agitation estudiantine de Mai 68 n'avait pas vraiment bousculé la petite ville de province qui ronronnait comme un chat assoupi au soleil et ne sortait de sa torpeur que pendant l'année universitaire. Les cours avaient repris, ponctués de soirées sages. On oubliait « Salut les copains » qui avait bercé nos années tendres pour danser le jerk et le rock, ou pour apprendre le madison avec les copains. On était tous fans de Johnny et comme le chante Françoise Hardy, une autre idole de nos quinze ans :

« Tous les garçons et les filles de mon âge
Se promènent dans la rue deux par deux
Tous les garçons et les filles de mon âge
Savent bien ce que c'est d'être heureux
Et les yeux dans les yeux
Et la main dans la main
Ils s'en vont amoureux
Sans peur du lendemain... »

SOURIS À LA VIE

On ne peut pas dire que notre jeunesse ait été dorée, elle fut pourtant joyeuse. On se contentait de peu : une soirée ciné, de temps en temps un petit resto sympa, et surtout de longues heures à papoter autour d'une tasse de café à la sortie du RU. On n'avait pas vraiment le choix d'aller déjeuner ailleurs qu'au restaurant universitaire, car on était fauchés ; pendant les vacances, les petits boulots « mettaient un peu de beurre dans les épinards », notre porte-monnaie ayant une fâcheuse tendance à flirter avec la taille XXS !

On était jeunes, insoucians et pleins d'espoir. L'avenir semblait porteur de délicieuses promesses ; on ne craignait pas le chômage ; on se sentait invincibles ; on n'avait jamais entendu parler du sida, de la SEP et encore moins de la SLA.

J'avais été attirée par son allure toujours impeccable qui contrastait avec le style bohème de certains étudiants. Il prenait grand soin de son apparence et pourtant, il n'est pas facile quand on est daltonien d'assortir chemise, cravate et veste sans que cela ne vire au cauchemar et à la faute de goût ! Il avait peut-être remarqué mes grands yeux verts. Nous nous étions reconnus ; la suite coulait de source.

Nous nous sommes mariés au cours de l'été 1976. Cette année-là, la montée vertigineuse du thermomètre avait affolé toutes les stations météo dès le mois de juin. Chaque matin, on se désolait de retrouver le bleu profond d'un ciel annonciateur d'une chaleur encore plus écrasante que la veille. Il avait même fallu décaler les horaires de travail de certains employés pour ne pas trop souffrir de la chaleur ; à cette époque, la clim était inexistante dans les bureaux : on ne parlait pourtant pas de canicule, ni de réchauffement de la planète.

Une fois notre signature apposée sur les registres de monsieur le maire, les cloches de l'église avaient sonné à toute volée

SOURIS À LA VIE

pour annoncer au monde entier notre bonheur tout neuf. Les choses sérieuses allaient commencer. Jean-Mi travaillait à la pharmacie du centre hospitalier de notre ville natale et je m'étais dirigée vers une pharmacie privée qui se trouvait à seulement cent cinquante mètres de notre petite maison. J'ai fait toute ma carrière dans la même officine sans jamais avoir l'envie d'aller voir ailleurs ; à la fin, je faisais presque partie des meubles ! Idem pour Jean-Mi qui a passé plus de trente-cinq ans dans le même hôpital. Cela paraît aujourd'hui complètement incroyable !

Nous entrions maintenant dans le monde des adultes, heureux de vivre selon nos propres choix. Dans les contes de fées, l'histoire se termine toujours ainsi : « Ils furent heureux et eurent beaucoup d'enfants ». Notre histoire y ressemble un peu ; pendant de longues années, notre vie ne fut qu'un long fleuve tranquille.

J'espérais avoir une petite fille mais la nature en avait décidé autrement ; trois « p'tits » gars sont donc nés dans notre foyer : Nicolas, Olivier et, quelques années plus tard, le petit dernier, Benjamin. Après trois césariennes, j'ai sagement renoncé à mon désir profond d'avoir une fille, mais j'en ai longtemps rêvé. Aujourd'hui, j'espère avoir la joie d'accueillir de nombreuses petites-filles dans notre famille.

La vie s'est ainsi écoulée doucement, sans vagues ni heurts. Dès la naissance de notre fils aîné, j'ai pris un travail à temps partiel et consacré le reste de mon temps libre à mes bambins. Diriger une entreprise familiale, si petite soit-elle, n'a rien à envier à une multinationale. J'ai dû me montrer polyvalente et réactive, n'en déplaise à certaines personnes de mon entourage professionnel qui pensent que ce choix reflète un manque total de courage frôlant la paresse. J'assume pleinement : j'ai préféré « prendre mes enfants par la main pour les emmener vers de-

SOURIS À LA VIE

main, pour leur donner confiance en leurs pas ; prendre mes enfants dans les bras... et sécher leurs larmes en étouffant de joie... prendre mes enfants contre moi... en regardant au bout du chemin ». Cette tendre mélodie d'Yves Duteil a bercé la petite enfance et l'adolescence de mes trois enfants.

Je reconnais volontiers que je menais mon petit monde un peu à la baguette et n'acceptais pas trop d'opposition dans les rangs, mais personne ne s'est rebellé ! Jean-Mi assumait son rôle de chef de famille avec patience et sérieux, me relayant quand j'étais à la pharmacie. Ainsi pendant la semaine, chacun prenait soit le chemin de la pharmacie, soit celui de l'école. Le week-end, entre les gardes à l'hôpital et la surveillance des devoirs, il n'était pas question de partir, ne serait-ce que quelques heures, sur la côte vendéenne ou ailleurs, ni de faire des invitations surprises pour que chacun reste concentré sur son objectif. Certains penseront sans doute que notre vie était d'une morne banalité, mais nous trouvions notre équilibre dans un bonheur simple teinté de tendresse et de rigueur. Seules les vacances nous offraient une bouffée d'oxygène et un brin de folie avec Jean-Mi. Nous formions un tandem soudé, menant notre barque avec beaucoup de fermeté, sans vraiment que la fantaisie bouscule nos habitudes. Les enfants ont toujours occupé la première place dans notre vie. Nous aurions bien le temps de penser à nous deux plus tard. Tout semblait tracé comme une partition de musique aux notes bien alignées.

Le seul plaisir que Jean-Mi s'accordait était de jouer avec un groupe de musiciens dans une fanfare locale, puis, quelques années plus tard, dans un orchestre de jazz. Il a même donné, pendant plusieurs années, des cours de solfège à des élèves pas vraiment doués, pour s'offrir un orgue électronique de grande qualité ; il rêvait surtout d'acheter, à l'heure de la retraite, un orgue classique. Je ne suis pas vraiment mélomane, mais je le deviens... comme si désormais la musique me permettait de retrouver son sourire à travers les mélodies qu'il aimait tant. Sa

SOURIS À LA VIE

passion pour la musique a débuté très tôt ; il a appris à jouer du saxophone dès son plus jeune âge, mais il pouvait tout aussi bien jouer du piano, du violon, de l'harmonica, de la guitare et, plus récemment, de l'accordéon, d'où le surnom affectueux dans la famille de « tonton accordéon ».

Il aimait plonger dans un univers musical et se laisser bercer par *La Flûte enchantée* de Mozart ou la *Neuvième Symphonie* de Beethoven, à mille lieues des autres. Quand la musique l'enveloppait de ses notes légères ou profondes mais toujours si puissantes, il oubliait tout, restant des heures dans un monde qu'il trouvait alors presque parfait.

Nous imaginions avec bonheur notre future retraite. Les enfants volaient maintenant de leurs propres ailes. Ils avaient chacun une situation confortable qui les éloignait géographiquement de la maison, mais ils restaient très proches malgré tout. Nous allions enfin récolter les fruits d'une vie entière consacrée au travail et à notre petite famille. Nous avions des projets plein la tête ; rien de vraiment extravagant, juste le désir de profiter du moment présent : jardiner, bricoler, se balader au gré de nos envies ou de la météo, apprécier un bon film ou un repas en famille sans chichis, jouer de l'orgue sans se soucier des heures qui passent. Comme le dit si joliment Florent Pagny dans sa dernière chanson :

« Je voulais t'emmener faire un tour ailleurs,
Marcher dans les jardins des heures,
Je voulais te jeter des fleurs,
Sentir le parfum du bonheur,
Ne plus jamais compter les heures... »

Notre rêve a éclaté en mille morceaux un jour de mars 2009, mais depuis plusieurs mois déjà, la tempête grondait sans que nous puissions en imaginer un seul instant la violence.

La ronde des jours heureux

Mars 2008

Trois ans déjà se sont écoulés depuis ces dernières vacances passées ensemble.

Délaissant pour une fois les pistes de ski, nous partons cette année, pour la première fois depuis bien longtemps, sans les enfants. Nous avons choisi de passer une semaine à Paris comme nous le faisons si souvent lorsque nous étions plus jeunes et que Papi et Mamie gardaient nos trois « p'tits loups ». Nous avions alors pris l'habitude de « monter » à Paris quelques semaines avant Noël. Nous nous mêlions aux enfants qui s'agglutinaient devant les vitrines étincelantes des grands magasins et, comme eux, nous regardions la ronde sans fin des automates qui défilaient sous nos yeux émerveillés. Nous flâinions dans les rues grouillantes de monde à l'approche des fêtes avant de faire un petit tour sur les Grands Boulevards ou d'aller nous perdre dans les ruelles escarpées de Montmartre. Je m'arrêtais toujours au marché Saint-Pierre, renommé pour la multitude de ses tissus. J'y dénichais de véritables trésors : velours douillets, taffetas brillants, fines soieries ou simples cotonnades s'étaient sur d'immenses tables où chacun fouillait fébrilement à la recherche d'un coupon que lui seul imaginait déjà transformé en robe époustouflante ou en rideaux dernière tendance. Avant de quitter la capitale, nous allions passer une

SOURIS À LA VIE

soirée au théâtre avec nos cousins d'Épinay, ravis de trouver un prétexte pour sortir. Nous étions heureux, tout simplement.

En cette fin d'hiver, j'ai envie de découvrir des coins insolites de Paris que nous ne connaissons pas encore. Nous voilà donc partis dans un Paris plus secret ; nous nous enfonçons avec curiosité sous le dôme centenaire des galeries couvertes, près de la Bourse et bien loin de l'agitation de la capitale. Les boutiques de luxe aux vitrines chatoyantes attirent mon regard pendant que Jean-Mi contemple avec envie les étalages bariolés des magasins de jouets. Au hasard des petites rues tranquilles, nous croisons un comédien célèbre pour avoir joué auprès du commissaire Moulin ; Jean-Mi le salue et il nous répond aimablement d'un signe de tête comme il l'aurait fait avec de vieilles connaissances. Puis nous filons vers l'Opéra que je redécouvre avec beaucoup de plaisir. J'aime cette atmosphère feutrée qui me rappelle le feuilleton télévisé *L'Âge heureux* qui a fait rêver tant de petites filles. Je garde encore le souvenir ému d'un ballet où m'avait emmené mon frère alors que j'étais étudiante. Pour la première fois, j'avais monté les marches du grand escalier d'honneur où les spectateurs en tenue de soirée se pressaient avant de rejoindre leurs fauteuils. Nous étions venus applaudir le célèbre danseur Rudolf Noureev dans un ballet dont je ne me souviens plus du nom. J'entends encore le bruit sourd que faisaient ses chaussons de satin en bondissant sur la scène. Cachée dans une petite loge aux rideaux cramoisis, je ne perdais rien du spectacle, me délectant des sauts, entrechats et autres pirouettes que le corps de ballet exécutait avec tant de légèreté.

Parenthèse nostalgique refermée, nous nous retrouvons sous un ciel menaçant... sans parapluie ! Les premières gouttes, encore glaciales par cette froide journée d'hiver, nous obligent à nous réfugier dans un petit bistrot sur l'Ile de la Cité. À peine le temps d'avaloir un chocolat chaud, le soleil est déjà de retour.

Les dernières gouttes évaporées, nous traversons le Pont-Neuf, flânons au hasard des rues, puis rejoignons le Marais et la célèbre Place des Vosges aux façades de briques si caractéristiques.

Le lendemain matin, j'entraîne Jean-Mi vers le canal Saint-Martin, véritable havre verdoyant au cœur de la ville. Le soleil qui brille timidement entre les branches dénudées des arbres ne suffit pas à réchauffer l'air qui, à cette heure matinale, reste frisquet. Malgré nos vêtements chauds, l'humidité ambiante nous glace peu à peu. Je ne sens plus mes doigts engourdis par le froid et je n'ai qu'une hâte : trouver un endroit accueillant pour la pause déjeuner. C'est ainsi que nous nous retrouvons assis devant un odorant pot-au-feu servi dans la salle surchauffée de l'« Hôtel du Nord », qui rappellera à nos parents le film culte de Marcel Carné où Arletty lance sa phrase mythique « Atmosphère, est-ce que j'ai une gueule d'atmosphère ? ».

Nous continuons notre séjour vers d'autres quartiers bien différents. Je réussis même à emmener Jean-Mi sur l'avenue Montaigne réputée pour ses parfumeurs et ses boutiques de grands couturiers. Leurs vitrines nous emportent dans un monde inconnu fait de luxe et de fantaisie. Les modèles haute couture « *made in Paris* » si recherchés par une poignée de privilégiées laissent les passants troublés par tant de beauté, mais totalement médusés par leur prix inaccessible. J'aurais pourtant bien aimé me glisser dans une de ces robes époustouflantes, juste pour le plaisir de sentir la douceur d'une soierie sur ma peau. Fort heureusement, le rêve n'a pas de prix !

D'un naturel assez conciliant, Jean-Mi refuse rarement mes propositions, aussi fantaisistes soient-elles. Peu de temps après la naissance de mon petit dernier, j'ai été prise d'une véritable frénésie pour confectionner des habits de poupée que je réalisais à mes heures perdues. Je venais alors de gagner le deuxième

prix d'un concours national organisé par les poupées Corolle et Jean-Mi m'encourageait à ouvrir une petite boutique d'artisanat où je pourrais exposer et vendre le fruit de mon travail. Une chose est certaine, lorsqu'une nouvelle idée me trottait dans la tête, je passais des heures à imaginer, dessiner, tailler, coudre, divaguant au gré de mes fantaisies qui en général ne dépassent jamais le cercle familial. À travers cette toute nouvelle passion, j'essayais peut-être de retrouver la petite fille que je n'aurais jamais. Par la suite, j'ai découvert la généalogie, après le décès de ma grand-mère qui allait avoir quatre-vingt-dix-sept ans. Pendant plus de dix ans, entre repassage, courses au supermarché et travail à la pharmacie, je filai aux archives départementales et j'épluchai avec fébrilité les registres paroissiaux, à la recherche de mes lointains ancêtres. Quelle émotion quand, au bas d'une page jaunie par les ans, je retrouvais le paragraphe malhabile d'un grand-père dont j'ignorais encore l'existence quelques heures auparavant. Je me prenais pour Sherlock Holmes en train de résoudre une énigme policière qui, les jours de chance, me faisait remonter le temps à la vitesse de l'éclair. Plus récemment, je suis devenue « accro » au *scrapbooking*. Ce hobby, qui s'est d'abord développé outre-Atlantique avant de déferler sur le Vieux Continent, permet de mettre en page nos plus jolis souvenirs et de créer de superbes livres de photos que nous prendrons plaisir à feuilleter dans quelques décennies.

Jean-Mi, quant à lui, a une seule et grande passion : la musique.

Pendant cette semaine de vacances, nous arpentons donc les rues de la capitale sans qu'il manifeste le moindre signe de fatigue. La maladie est-elle déjà présente ? Je l'ignore. Je sais seulement que nous apprécions cette petite pause parisienne, oubliant tout pour ne penser qu'au seul plaisir d'être ensemble.

Avril 2008

Les valises à peine rangées, par une belle journée de printemps, le téléphone sonne. C'est certainement Olivier qui, comme tous les samedis, vient aux nouvelles. Il travaille maintenant à Paris et se fait plus rare à la maison :

— Bonjour maman, quoi de neuf ?

— Rien de particulier. Je suis dans le jardin ; il fait si beau que j'ai commencé à préparer les jardinières. Hier, j'ai acheté des géraniums ; si j'ai le temps, ensuite je nettoierai le salon de jardin. Papa est en train de réparer la tondeuse et j'entends Nicolas qui joue de la batterie. Et toi ?

— J'ai essayé d'appeler la mairie cette semaine pour obtenir un acte de naissance.

— Ah bon ? Pourquoi ?

— Nous allons nous marier !

Le ciel me serait tombé sur la tête que je n'aurais pas été plus surprise. Nous arrivons tout juste de Paris ; nous avons dîné avec Olivier et Julia et ils ne nous ont rien dit.

Nous avons fait la connaissance de Julia l'année précédente. Olivier nous a annoncé par un e-mail tout aussi laconique qu'il vivait avec une jeune fille d'origine russe depuis plusieurs mois.

Le premier choc passé, je réalise avec un réel bonheur que je vais devenir « une jolie-maman ». Jean-Mi, le « joli-papa » à qui j'annonce la grande nouvelle quelques instants plus tard ne semble pas vraiment étonné. Je laisse éclater ma joie : notre famille va s'agrandir ; je suis ravie d'accueillir une fille à la maison avec qui je vais pouvoir papoter, faire du shopping et partager bien des choses qui laissent totalement indifférents mes quatre hommes.

Tout comme Olivier, la famille entière succombera vite au charme slave de Julia et à ses yeux gris aussi limpides que les

SOURIS À LA VIE

eaux transparentes du lac Baïkal. Ils s'étaient rencontrés à Paris après avoir passé une année à l'École de management de Lyon sans s'y être jamais croisés. Mais le destin guettait et décida de mettre son petit grain de sel pour les réunir lors d'une soirée chez des amis communs, il y aura bientôt deux ans.

Julia étant de nationalité russe, leur souhait est de se marier rapidement... c'est-à-dire à la fin de l'été. Après une immense bouffée de bonheur, une petite mais bien réelle pointe d'angoisse m'envahit : comment organiser un mariage comptant plus de cent soixante invités en quelques mois ? Cela relève tout simplement de l'exploit !

Réflexion faite, je leur suggère d'organiser le mariage en deux temps : le mariage civil à l'automne 2008 et le mariage religieux l'été suivant, ce qui nous laisse largement le temps de préparer le mariage le plus romantique de l'été 2009. L'idée les ayant séduits, au cours des mois qui suivent, nous recherchons, fébrilement mais non sans peine, une salle de réception digne de l'événement. Pendant ce temps-là, nos deux tourtereaux préparent à Saint-Cloud le « petit mariage ». Depuis quelque temps, comme bien des mamans, j'imagine et attends ce jour avec un brin d'impatience : c'est un tel bonheur de marier le premier de ses enfants ! Je vais passer le relais à Julia à qui j'accorde toute ma confiance pour prendre soin de leur amour naissant, comme je l'ai fait depuis le jour de la naissance de chacun de mes enfants.

Été 2008

Préoccupée par les préparatifs du mariage de notre nièce Florence et celui d'Olivier, cinq semaines plus tard, je ne remarque rien de particulier ; Jean-Mi est un peu ombrageux, mais il n'a jamais été très expansif. Il ne laisse rien paraître de ses

tourments ou si peu. Il se plaint parfois d'avoir des tremblements, des raideurs dans le dos, mais rien de grave *a priori*. Il prétend avoir un peu trop bricolé et me répond toujours la même chose : « J'ai bientôt soixante ans, je me fatigue plus vite qu'à vingt ans et je récupère moins vite... Quoi de plus normal ! »

Ce sont à peu près les seules paroles qui pourraient trahir son malaise. J'observe pourtant qu'il regarde souvent avec insistance sa main gauche, comme pour y lire un signe que lui seul peut voir. Je ne prête pas vraiment attention à ses remarques ; il se plaint souvent que le pain est trop dur, que les couteaux ne coupent pas, remarques si banales que je n' imagine pas un seul instant qu'elles puissent avoir des conséquences fâcheuses. En fait, les premiers symptômes de la maladie se font déjà sentir.

Prélude à l'orage

Septembre 2008

Jean-Mi ayant fini par admettre qu'il a de réelles difficultés pour pincer un objet entre le pouce et l'index gauche, il se décide enfin à prendre l'avis d'un médecin. J'apprendrai bien plus tard que ce signe est très caractéristique de la maladie.

Depuis toujours, il se montre méfiant vis-à-vis du corps médical. Ses connaissances scientifiques lui permettent d'apprécier la nécessité de prendre ou pas un médicament. Il évite d'ailleurs soigneusement d'avalier un quelconque remède, sauf en cas d'extrême urgence, considérant que tout médicament est potentiellement dangereux et que l'organisme peut très bien résoudre tout seul la plupart des petits bobos qui font la fortune des pharmaciens.

Nous sommes à la veille du « petit mariage », en début d'après-midi. Sur le quai de la gare où nous attendons l'arrivée du TGV qui va nous emmener à Paris, un vent léger soulève des volutes de fine poussière. Le train entre en gare à l'heure prévue et les quelques passagers présents se précipitent pour monter dans les premiers wagons, ayant sans doute peur de rester sur le quai... moi la première ! Nous ne partons que pour deux jours, mais nous sommes très encombrés avec les toilettes du mariage, les cadeaux, plus les boîtes de dragées en tulle vert pâle dont je veux faire la surprise aux jeunes mariés. Je porte la valise la plus lourde, car Jean-Mi a bien du mal avec la sienne,

pourtant légère. Benjamin doit même la monter dans le filet à bagages, car Jean-Mi n'a plus la force de la soulever. Le mois dernier, il a d'ailleurs renoncé à aider Benjamin lors de son énième déménagement. Depuis une dizaine d'années, déménager est devenu le sport favori de la famille. Avec trois étudiants, chaque été, et parfois en cours d'année, nous devons jouer les déménageurs ; à la longue, c'est vraiment lassant ! Benjamin a donc fait appel à ses colocataires pour l'aider et Jean-Mi s'est contenté de conduire notre vieil Espace qui, pendant tout ce temps, a bravement fait office de camionnette.

La semaine dernière, Jean-Mi a enfin accepté de consulter pour ses problèmes de dos et évoqué en même temps la difficulté qu'il a pour pincer un objet. Le médecin lui a proposé de prendre rendez-vous auprès d'un confrère neurologue par mesure de précaution. Un rendez-vous est prévu pour une IRM dès notre retour de Paris. À ce moment-là, Jean-Mi s'est bien gardé de me rapporter ce que le médecin lui a réellement dit.

Ce matin, le soleil d'automne éclaire notre chambre d'hôtel d'où j'aperçois la petite place de la Mairie, semblable à tant d'autres. La journée s'annonce délicieuse. Dans quelques heures, nous allons rencontrer pour la première fois Natalia et Sergey, les parents de Julia, qui marient leur fille unique si loin de son pays natal. Nous nous retrouvons un peu avant 14 heures ; Olivier et Julia, main dans la main, nous rejoignent quelques instants plus tard. Pour le « petit mariage » qu'ils ont souhaité célébrer dans l'intimité, une dizaine d'amis se sont joints à la famille proche. Anna et Katia sont venues de Moscou pour être témoins du bonheur de leur amie. Julia, dans sa robe blanche qui dévoile joliment ses jambes bronzées, est radieuse. Olivier porte un léger costume d'été de la même couleur que le bouquet de Julia qui me rappelle les champs de bleuets en été. Il

ne manque plus que monsieur le maire pour commencer la cérémonie. Elle sera courte mais très détendue. Après le « oui » clair et sonore d'Olivier et le « *da* » plus timide de Julia qui les unissent pour la vie, ils signent les registres d'état civil sous le regard attendri de l'assemblée qui leur fait une ovation joyeuse ; puis nous sacrifions aux traditionnelles photos souvenirs dans le parc de Saint-Cloud. De retour à l'appartement, le champagne coule, la conversation s'anime et les jeunes mariés, encore tout émus par leur nouveau statut, ouvrent les cadeaux apportés par chacun. Olivier apprécie tout particulièrement la casquette offerte par Thomas, grand amateur de courses automobiles, lui-même pilote à ses heures, et Julia les poupées gigognes que sa maman lui offre en espérant avoir autant de petits-enfants que de poupées (il y en a sept !). La soirée s'achève par un dîner aux chandelles dans un restaurant au charme très parisien qui domine toute la capitale. Un peu avant minuit, la tour Eiffel s'illumine et le ciel s'embrase sous les lueurs d'un feu d'artifice éphémère. Nous apprenons ce soir-là que Julia est venue pour la première fois en France à l'âge de onze ans ; elle n'était alors pas spécialement ravie et avait décidé de ne pas parler un seul mot de français !

Au cours de cette soirée franco-russe, nous constatons amèrement que notre connaissance de la langue de Shakespeare est loin d'être performante. Natalia et Sergey, tous les deux parfaitement bilingues (anglais-russe) jonglent entre les deux langues avec une aisance déconcertante. Julia nous sert d'interprète français-russe ou anglais-français, si bien que la fatigue aidant, en fin de soirée elle mélange dans une même phrase des mots de français, de russe et d'anglais. Il nous reste à peine une année pour améliorer notre anglais. Jean-Mi va ressortir sa méthode Assimil et, au prochain Noël, je lui offrirai une autre méthode pour apprendre le russe en accéléré ! D'ailleurs, cet après-midi, il a bavardé longuement avec Katia qui, elle, souhaite améliorer